

INTERVENTION SÉMINAIRE KOBANE

Bonjour et merci d'avoir organisé cette conférence sur la reconstruction de Kobane, une tâche qui doit aller au-delà de remettre sur pied quatre-vingt pour cent des logements, des infrastructures et des équipements que la guerre, le fanatisme, l'ambition et la haine ont réduit en décombres. C'est beaucoup plus que cela. Une chose aussi difficile que de rendre habitable et sûr un de ces lieux du monde victime de la tension extrême que provoque le fanatisme. Une ville victime du désir d'uniformisation que l'on reconnaît dans tous les régimes qui placent les territoires, les drapeaux ou les si dangereuses vérités absolues au-dessus des personnes. Quand cela arrive, on ouvre la porte à la ruine et la dévastation.

Au regard des interventions qui m'ont précédé et du niveau de ceux qui les ont réalisées, il n'y a pas lieu ici d'ajouter une autre analyse pour déchiffrer le nœud endiablé qui a converti Kobane en ville martyre. Il est clair que l'existence de conflits croisés, d'organisations criminelles et d'intérêts on ne peut moins sombres étant donné qu'ils sont parfaitement connus, nous a menés jusqu'ici. Il faut bien sûr intervenir sur ces facteurs, mais les solutions à ce niveau échappent à l'immense majorité des victimes de ces pièges de l'histoire et la stupidité humaine.

Le véritable ennemi est la stupidité. Cet élan qui pousse parfois des groupes de personnes à envisager comme une option l'élimination de leurs semblables. Cette position qui anime certains gouvernants à convertir la haine en outil d'agitation politique et sociale. Cette inconscience qui commence avec le premier tir et termine avec l'image toujours incompréhensible d'un "vainqueur" souriant mettant un pied, un canon ou un drapeau sur les ruines et la désolation.

Un écrivain et intellectuel de mon pays, Julio Caro Baroja, réfléchissant sur ses souvenirs autour de la guerre civile espagnole, ne mentionnait jamais les diatribes politiques, les discours incendiaires et les harangues qui préparèrent le terrain pour qu'un Francisco Franco fisse un coup d'état, provoquasse un million de morts et organisasse une dictature qui durât plus de quarante ans. Lui perçut uniquement qu'un matin des soldats entrèrent dans son village. À feu et à sang. Finis les galopades et les jeux dans la rue, les magasins qui ouvraient chaque jour, l'odeur du pain frais, de la vie et l'espérance. Ils furent emportés par le feu, les explosions, les bombes, les décombres, la poussière. Et s'installèrent la tristesse, la peur et une autre odeur, celle qui dénonçait la mort de ceux qui n'avaient pas pu se cacher et protestaient depuis les tas de gravats qui déroberent la place aux maisons, aux trottoirs et aux parcs.

Il en fut ainsi hier. Il en sera ainsi aujourd'hui et demain. Qui l'a vécu ne l'oublie jamais. C'est ainsi que l'on fabrique les vaccins contre la guerre. De ce souvenir, d'une conviction unanime et claire dans la conscience citoyenne, naît le projet européen. La guerre cessa d'être populaire. La détermination de ne plus jamais utiliser la violence comme recours pour trancher nos différences s'est ouvert un passage. C'est la plus grande réussite de notre Union. Qui s'est avérée efficace. Nous avons payé le prix élevé de millions de morts, de dizaines de villes martyres, de milliers de cimetières. Nous avons appris une chose simple : il est difficile de calculer le prix de la paix, mais nous connaissons parfaitement le prix de la guerre. Il ne vaut jamais la peine.

Voilà pourquoi j'espère et désire que la dévastation de Kobane serve au moins pour que dans d'autres zones du monde la guerre cesse également d'être populaire, la violence une source rentable de pouvoir et la manipulation des sentiments ou de la

bonne foi. C'est la seule foi capable de déplacer les montagnes de décombres dont nous parlons.

TRADUCCIÓN AL CASTELLANO

Buenos días y gracias por organizar esta conferencia sobre la reconstrucción de Kobane, una tarea que debe ir mucho más allá de poner de nuevo en pie el ochenta por ciento de las viviendas, infraestructuras y equipamientos que la guerra, el fanatismo, la ambición y el odio han reducido a escombros. Se trata de mucho más. Algo tan difícil como volver a hacer habitable y seguro uno de esos lugares del mundo que es víctima de la alta tensión que provoca el fanatismo. Una ciudad víctima del deseo uniformizador que reconocemos en todos los regímenes que ponen a los territorios, las banderas o las peligrosísimas verdades absolutas por encima de las personas. Cuando eso ocurre se abre paso la ruina y la devastación.

Dadas las intervenciones que me han antecedido y el nivel de quienes las han realizado no procede aquí añadir ni un análisis más para descifrar el endiablado nudo que ha convertido Kobane en ciudad mártir. Está claro que la existencia de conflictos cruzados, de organizaciones criminales y de intereses nada oscuros, porque son perfectamente conocidos, nos han traído hasta aquí. Evidentemente hay que intervenir sobre esos factores, pero las soluciones a ese nivel se le escapan a la inmensa mayoría de las víctimas de estas trampas de la historia y la estupidez humana.

El verdadero enemigo es la estupidez. Ese impulso que lleva a veces a grupos de personas a plantearse como una opción la eliminación de sus semejantes. Esa posición que anima a algunos gobernantes a convertir el odio en herramienta de agitación política y social. Esa inconsciencia que empieza con el primer disparo y termina con la imagen siempre incomprensible de un "ganador" sonriente colocando un pie, un cañón o una bandera sobre las ruinas y la desolación.

Un escritor e intelectual de mi país, Julio Caro Baroja, reflexionando sobre sus recuerdos en torno a la guerra civil española no mencionaba nunca las diatribas políticas, los discursos incendiarios y las soflamas que prepararon el terreno para que un tal Francisco Franco diese un golpe de estado, provocase un millón de muertos y organizase una dictadura de duró cuarenta años. Él sólo percibió que una mañana entraron en su pueblo unos soldados. A sangre y fuego. Se acabaron las carreras y los juegos en la calle, las tiendas que abrían cada día, el olor a pan recién hecho, a vida y a esperanza. Se lo llevaron el fuego, las explosiones, las bombas, los escombros, el polvo. Y se instaló la tristeza, el miedo y otro olor, el que denuncia la muerte de los que no pudieron esconderse y protestan desde los amasijos que robaron su sitio a las casas, las aceras y los parques.

Así fue ayer. Así será hoy y mañana. Quién lo vivió una vez nunca lo olvida. Así se fabrican las vacunas contra la guerra. De ese recuerdo, de una convicción unánime y clara en la conciencia ciudadana, surgió el proyecto Europeo. La guerra dejó de ser popular. Se abrió paso la determinación de no utilizar nunca más la violencia como recurso para zanjar nuestras diferencias. Ese es el mayor éxito de nuestra Unión. Se ha demostrado eficaz. Hemos pagado el alto precio de millones de muertos, de decenas de ciudades mártires, de miles de cementerios. Hemos aprendido algo muy simple: Es difícil calcular el precio de la paz, pero conocemos perfectamente el precio de la guerra. Nunca merece la pena.

Por eso espero y deseo que la devastación de Kobane sirva al menos para que en otras zonas del mundo la guerra deje también de ser popular, la violencia una

rentable fuente de poder y la manipulación de los sentimientos o la buena fe. Es la única fe capaz de mover las montañas de escombros de las que estamos hablando.